

BRÉSIL La Cité de la musique et la Grande Halle de La Villette convient du 26 mai au 4 juin de nombreux artistes brésiliens à se produire au cours d'une programmation consa-

crée au Nordeste et à la samba. ● **CE SERA** l'occasion d'écouter pour la première fois en France depuis 1984 le chanteur Paulinho da Viola, qui se déplace avec la Velha Guarda

(« Vieille garde ») de l'école de Portela, soit quatre chanteuses, quatre compositeurs et cinq ritmicos. Etablie dans le quartier de Madureira, à Rio de Janeiro, Portela, institution

légendaire de la samba, lutte contre le sensationnalisme et l'exhibitionnisme en cultivant la rigueur. ● **DANS UN ENTRETIEN** au Monde, Paulinho da Viola rappelle que « la

samba, qui a été réprimée jusque dans les années 40, raconte l'histoire d'un peuple qui essaie d'exister, et dont l'identité s'est construite dans la marginalité ».

La « Vieille garde » de Portela, école de rigueur de la samba

Installée dans le quartier de Madureira, cette institution carioca légendaire, symbole de la fierté nègre, est redécouverte par la génération montante. Son club des anciens, fondé par Paulinho da Viola, est invité à la Cité de la musique et à la Grande Halle de La Villette à Paris

RIO DE JANEIRO

de notre envoyée spéciale

Trains bondés, grappes humaines accrochées aux wagons, trafics en tout genre : la gare Central do Brasil est à la hauteur de son mythe. C'est là que les prolétaires noirs de Rio vont et viennent des faubourgs où leurs ancêtres ont élu domicile, après la fin de l'esclavage en 1888. Venus de Salvador de Bahia ou des plantations de l'intérieur de l'Etat de Rio de Janeiro, ils voulaient croire en une vie meilleure. A cette époque, Vila Isabel, Osvaldo Cruz, Deodoro, Madureira étaient des campagnes aux cabanes dispersées entre bananiers, palmiers et plantations. Ces bourgades sont devenues les satellites d'une mégapole de plus de dix millions d'habitants.

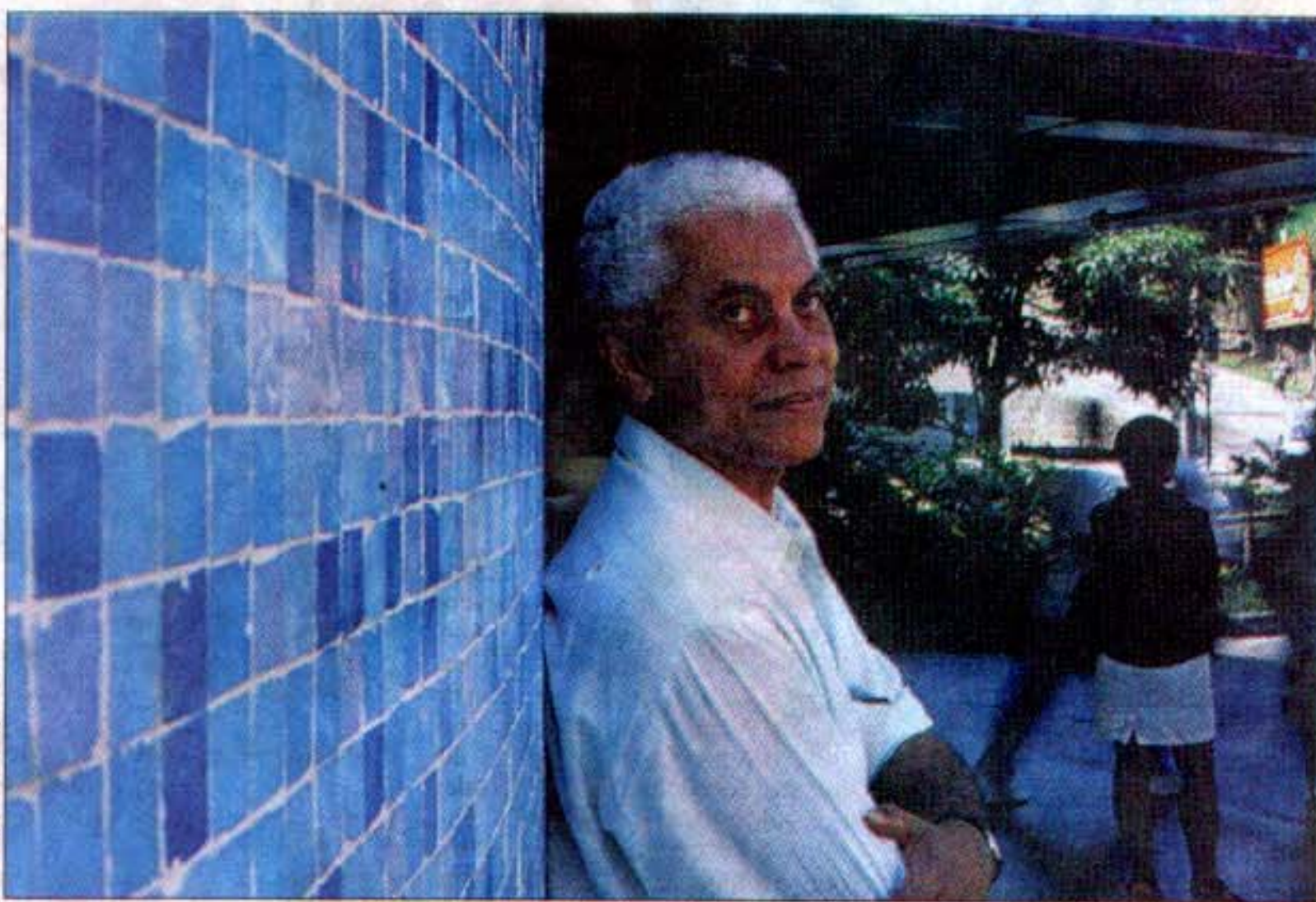
C'est à Madureira, sur la ligne de chemin de fer Central do Brasil, que se trouve l'école de samba Portela, dont les anciens, la Velha Guarda, sont invités à la Cité de la musique les 3 et 4 juin. La quadra (littéralement « carré », lieu de répétitions et siège social de l'école) de Portela est installée au milieu d'un quartier commerçant très vivant. La rue qui y mène a été rebaptisée Clara Nunes - du nom d'une célèbre chanteuse brésilienne, disparue prématurément. Les répétitions ont lieu en principe le mercredi et le dimanche. Mais, en ce dimanche d'avril pluvieux d'après le carnaval, Portela a décidé, pour une raison inconnue, de ne pas ouvrir ses portes. La *velha guarda* (vieille garde), treize anciens de l'école, s'est réfugiée dans un bistrot voisin : trois tables de fer, un comptoir-épicerie, et des discussions d'importance sur les

mérites comparés des bières Brahma, Skol et Antarctica. La *velha guarda* porte les couleurs de son école : le bleu et le blanc. Question d'honneur.

UN MODE DE VIE

Monarco, soixante-quinze ans, a de fins écouteurs plantés dans les oreilles : il y a match au Maracana - Vasco en découd avec Fluminense - et la passion est aussi entière quand il s'agit de *futebol* que de samba. On appartient à son club, comme on appartient à son école. « La Velha Guarda da Portela a été créée en 1970 par Paulinho da Viola ; elle est formée d'anciens. Pour mettre le grand uniforme, il faut avoir du passé », explique-t-il. Elle réunit quatre chanteuses - les *pastoras* -, quatre compositeurs, dont Monarco, et cinq *ritmicos* (guitare, cavaquinho, cuica, pandeiro et surdo). La pluie sur les toits de tôle, les pétarades des motos égaient les conversations de ces *cariocas* des faubourgs à la voix éraillée, aimant l'humour, la dérision et... cuisiner des plats de roi malgré le manque d'argent. Tia Doca, vingt-cinq ans de *velha guarda*, l'une des quatre *pastoras*, est célèbre pour organiser des *pagodes* (surprises-parties de sambistes) abondamment arrosées et agrémentées de soupes de petits pois et beignets de manioc.

La samba est une organisation sociale. Elle est liée aux fêtes qui durent, mais elle explose durant le carnaval. Les vrais amateurs, réfugiés dans leurs repaires, tel le Bip-Bip, minuscule bar de Copacabana, discutent sans fin du *passo* (le pas de danse), de la *samba enredo* (la chanson), du comportement du *porta bandeira* (celui qui porte



Paulinho da Viola : « Les sambistes ne dansent plus, ils courent ! »

l'étendard de l'école en tête du défilé) ou de la cohésion de la *bateria* (la section rythmique). Parfois, la samba ralentit son rythme et se chante sans courir. Après Noël Rosa, Nelson Cavaquinho, Pixinguinha, et tant d'autres, souvent morts dans la misère, Chico Buarque de Holanda (qui appartient à l'école de Mangueira) a composé des sambas dans la plus pure tradition, à chanter d'une voix flûtée. Sa sœur Cristina (de Portela), a consulté la *velha guarda* quand le répertoire de la samba était menacé. Aujourd'hui, Marisa Monte, jeune star de la chanson brésilienne, remonte à son tour aux sources. « Ce sont nos *Compay Segundo* à nous. Ils sont la mémoire de notre musique, explique celle dont le père, Carlos Monte, fut un des présidents de Portela. L'école, c'est une émotion, une adhésion à des principes. » Portela veille-t-elle sur sa mémoire ? « Chacun pousse

la braise sous sa sardine », répond Monarco.

Portela, parmi les écoles de première division (Mangueira, Beija Flor, Imperio Serano, Padre Miguel, Imperatriz Leopoldense...) symbolise la rigueur. Son fondateur, Paulo da Portela (1901-1949) exerçait la profession de *lustrador* (cireur de meubles). Habitant de Madureira, c'est dans le train de la Central do Brasil, où nulle oreille policière ne s'immiscitait, qu'il discuta de la fondation de Portela avec ses compagnons. Longtemps, à l'instar de la *capoeira*, danse née de la lutte africaine, la samba fut assimilée à la vouyoucratie. Les répétitions étaient interdites. Au début des années 30, la police autorisait la sortie des *blocos*, groupes carnavalesques informels, tel le Bloco Carnavalesco Vai Como Vou (va comme tu peux) de Madureira.

Paulo da Portela fut surnommé

« civilisateur de la samba ». Exigeant tenue - chaussettes et cravate obligatoires -, organisation, cohésion et langage châtié, Paulo fit de Portela un lieu d'expression de la fierté nègre. En 1939, quatre ans après l'officialisation du défilé des écoles de samba, il imposa un déguisement unique reflétant le thème de la *samba enredo* (la chanson du défilé), au détriment des habituelles perruques poudrées moquant la société coloniale. Portela, école des faubourgs prolétaires, contrairement à Mangueira, école née dans les *morros* (les mornes et les favelas qui les peuplent), fut également marquée par la personnalité de Natal. Il était le patron d'un réseau de *jogo do bicho*, paris illicites sur les animaux créés sous l'empire pour financer le jardin zoologique puis repris dans les quartiers populaires par les *bicheiros*. Natal était un mafieux à l'ancienne, distri-

buant les bénéfices aux nécessiteux et à l'école de samba. Un temps emprisonné pour meurtre, il a continué de veiller sur Portela. Depuis, une nouvelle génération de *bicheiros* a pris le contrôle des écoles de samba - à l'exception de Mangueira.

TELEVISION ET TAPE-À-L'ŒIL

Après le coup d'Etat de 1964, explique Marisa Monte, « les militaires, qui ne supportaient pas l'organisation communautaire des écoles de samba, ont favorisé la domination des trafiquants peu portés sur la culture populaire ». A la mort de Natal, au milieu des années 70, le *bicheiro* Carlos Maracana prend le contrôle de Portela. D'autres, qui trempent désormais dans la drogue et les armes, vont fournir les budgets nécessaires au maintien de ces écoles soumises aux diktats de la télévision, du sensationnel et du tape-à-l'œil. En cédant à ces pressions, les écoles ont, selon le Bahianais Gilberto Gil, « réduit l'espace de la samba », la confinant aux défilés du Sambodrome, avenue dessinée au centre de Rio pour le carnaval par l'architecte Oscar Niemeyer.

En 1976, Paulinho da Viola, indigné, claqua la porte de Portela. Il y revient en 1993, tandis que Carlos Maracana et ses pairs *bicheiros* sont pour un temps expédiés en prison - une première - par un juge inflexible. Déjà, d'autres dangers guettent la samba. Jair, compositeur, soixante ans passés à Portela, est inquiet : des membres de sa famille appartenant à l'une des nombreuses églises qui évangélistent le Brésil se sont détournés de la samba comme du démon. La mulâtre Maria Lata d'Água (Marie-Bassine-d'eau), qui dansait la samba comme une déesse avec une bassine d'eau sur la tête, « s'est mariée », raconte Paulinho da Viola. Elle s'est convertie : la samba est devenue le diable, on ne l'a plus jamais revue... »

V. Mo.

Paulinho da Viola, chanteur

« La samba raconte l'histoire d'un peuple qui essaie d'exister »

PAULINHO DA VIOLA, dont le dernier disque s'intitule *Bebadosamba* (« Livre de samba »), n'a pas chanté en France depuis 1984. Adulté par le peuple brésilien, ce métis carioca né en 1942 est le fils de César Faria, grand nom du chorô (« les pleurs »), musique créée à la fin du XIX^e siècle par des fonctionnaires des postes et des employés métis du port de Rio. Excellent joueur de *cavaquinho* (petite guitare au son frêle), Paulinho da Viola habite une maison à Barra da Tijuca, quartier chic du sud de la ville, au milieu d'une famille nombreuse et turbulente. En 1970, il créait le groupe *Velha Guarda da Portela*. Il vient à Paris avec eux, ou ceux qui les ont remplacés à leur mort, affirmer la beauté harmonique et la poésie « do samba » (mot masculin en portugais), sans danseuses ni exhibitionnisme.

« Qu'est-ce que la samba ? »

Le grand message du peuple brésilien : ni la samba ni le Brésil ne sont un, ils sont multiples. Cette musique a une ligne directrice, par la sensualité, le rythme et la gestuelle, mais elle a tout ingurgité, le jazz, le chorô, lui-même mélange entre les valse classiques européennes, le tango brésilien et les traditions africaines... La samba, qui a été réprimée jusque dans les années 40, raconte l'histoire d'un peuple qui essaie d'exister, et dont l'identité s'est construite dans la marginalité. La *samba de partido alto*, forme primitive de la samba issue des cultes du *candomblé*, fut transplantée par les Bahianaises. Mais c'est bien à Rio que la samba s'est créée. Portela ou Imperio Serano, écoles du quartier Osvaldo Cruz, puisent leurs racines dans le *jongo*, forme de culte afro-brésilien

pratiqué essentiellement à l'intérieur de l'Etat de Rio. Le *jongo* est très secret, il a été très peu étudié, contrairement au *candomblé* bahianais, mais de grands personnages de la samba, comme Paulinho da Portela et son père, ou Clementina de Jesus et Dona Ivone Lara ont appartenu au *jongo*. Les « anciens » en sont dépositaires.

Vous dites que votre cœur appartient à l'école de samba Portela. Pourquoi ?

Je suis Flamengo au football, Portela pour la samba, je ne sais pas pourquoi. C'est un destin. Musicalement, je viens de la valse, de

la *seresta* brésilienne, du *chorô* que mon père continue de jouer dans le groupe Epoca de Ouro. Je suis passé à la samba à cause du carnaval. Je défilais dans le bloc Folioes de Botafogo, le quartier du centre de Rio où je suis né, mais ma tante habitait en périphérie, à Japaraçua, où il y avait encore des espaces verts, des oiseaux, de la liberté. Tout cela construit les valeurs intimes de chacun. J'ai commencé à jouer avec l'école Uniao do Japaraçua. Mon cousin Oscar do Bodo était chef de la *bateria* (environ trois cents personnes) de Portela. Il m'a emmené

un jour à Madureira. Les compositeurs de Portela étaient là. J'ai joué une de mes sambas, *Recado*. Un vieux, Casquinha, a pris immédiatement la relève et composé en direct la deuxième partie. J'avais vingt ans ; j'étais devenu *portelense*.

Vous vous en êtes pourtant écarté pendant dix-sept ans...

La samba devenait un spectacle commercial. Le rythme, accéléré par la nécessité de faire défiler 4 000 à 5 000 personnes en 90 minutes, le temps réglementaire, se vidait de son sens. Les sambistes ne dansent plus, ils courent ! Je trouve idiot de dépenser des millions de dollars pour une heure trente de folie consumériste. En principe, la samba est une dynamique qui dure toute l'année. Natal, l'un des anciens patrons de Portela, a incarné l'époque romantique des *bicheiros* (patrons des jeux illicites). Il était noir, alphas-bête, et tout le monde l'aimait. Aujourd'hui, le gouvernement vient de créer une commission d'enquête sur les écoles de samba, comme pour le trafic d'armes et de drogue.

Dans *Bebadosamba*, vous cultivez plus que jamais la délicatesse de la samba populaire.

Je n'ai pas de préoccupations formelles. C'est un album émotif, dédié à mes pairs. J'ai tellement vu de *sambistas* empêchés de tout, interdits d'entrer au bal, assis dans un coin, buvant tout seul, fredonnant en tapant sur une petite boîte d'allumettes... »

Propos recueillis à Rio de Janeiro par Véronique Mortaigne

A écouter et à lire

● **Programme.** Festival Percpan à Paris. Le 26 mai : Ilê Aiyê, à 19 heures et à 21 heures ; Maria Bethânia, à 20 heures ; Gilberto Gil chante Luís Gonzaga, à 22 heures. Le 27 : Lenine et Pife Muderno ; Nana Vasconcelos et Alceu Valença, à 22 heures ; Bal forró, à minuit (musiques du Nordeste). Le 28 : Egberto Gismonti Trio et les Indiens du Xingu, à 16 h30 ; Martinho da Vila (samba) à 18 h30. Le 2 juin : Karnak, à 20 heures ; Paulinho Moska, à 21 heures ; Lenine, à 21 h 45 ; Mestre Ambrosio, à 22 h 30. Le 3 : Antonio Nobrega, à 20 heures ; Mestre Ambrosio, à 21 h 30 et également le 4 à 18 heures (musiques du Nordeste) ; Paulinho da Viola, Velha Guarda da Portela, Dona Ivone Lara, Silverio, Zé da Velha, à 22 heures, également le 4 à 18 h 30 (samba). Le 4 : Antonio

Nobrega, à 16 h 30. Cité de la musique et Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19^e. M^o Porte-de-Pantin. Tél. : 01-40-03-75-75. De 130 F à 160 F. ● **Disques.** Paulinho da Viola, *Bebadosamba*, 1 CD BMG. Velha Guarda da Portela, *Tudo Azul*, produit par Marisa Monte, 1 CD EMI/Lusafrica. Martinho da Vila, *Canta, canta, minha gente* 1 CD BMG/DAM. ● **Livres.** *Le Carnaval de Rio*, de Walnice Nogueira Galvao, Ed. Chandeigne, 226 p., 130 F (19,82 €). *Musiques du Brésil, de la cantoria à la samba-reggae*, de Gérard Behague, Ed. Actes Sud/Cité de la musique, 188 p., 120 F (12,20 €). *Son du Brésil*, de Chris McGovan et Ricardo Passanha, traduit du portugais par Emmanuel Debaque, éd. Lusophone, 300 p., 220 F (33,54 €).